

Le Devoir de violence de Yambo Ouologuem

Une déconstruction de la mémoire coloniale et de l'identité africaine

Yambo Ouologuem's *Le Devoir de violence*

A Deconstruction of Colonial Memory and African Identity

Pre Dalila ABADI

Auteur correspondant, Labo. LeFeu-E1572303 — VuSciFE, Université Kasdi Merbah
Ouargla (Algérie), abadi.dalila@univ-ouargla.dz

Soumission : 26.02.2025 – Acceptation : 05.07.2025 – Publication : 25.07.2025

Résumé — Cet article analyse *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem sous l'angle de la déconstruction de la mémoire coloniale et de la remise en question des représentations idéalisées de l'Afrique précoloniale. À travers une narration fragmentée et une dénonciation sans concession, Ouologuem met en évidence la violence endémique et la complicité des élites africaines dans les systèmes d'oppression, bien avant l'arrivée des colons. L'étude s'appuie sur une comparaison avec d'autres œuvres africaines telles que *L'Aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane, *Le Monde s'effondre* de Chinua Achebe et les travaux de Frantz Fanon, afin d'éclairer les enjeux identitaires et historiques soulevés par le roman.

Mots-clés : *littérature africaine, mémoire coloniale, identité, violence, Yambo Ouologuem.*

Abstract — This article analyzes Yambo Ouologuem's *Le Devoir de violence* through the lens of deconstructing colonial memory and questioning idealized representations of pre-colonial Africa. Through fragmented narration and uncompromising denunciation, Ouologuem highlights endemic violence and the complicity of African elites in systems of oppression long before the arrival of colonizers. The study draws on comparisons with other African works such as Cheikh Hamidou Kane's *L'Aventure Ambiguë*, Chinua Achebe's *Things Fall Apart*, and the writings of Frantz Fanon to illuminate the identity and historical issues raised by the novel.

Keywords : *African Literature, Colonial Memory, Identity, Violence, Yambo Ouologuem.*

Introduction : la valeur d'un Contexte général

La littérature africaine a toujours été un espace de réflexion critique sur l'histoire du continent, la mémoire coloniale et les identités en mutation. De nombreux écrivains ont utilisé le roman comme un outil pour interroger le passé et déconstruire les discours imposés par la colonisation. L'un des aspects les plus débattus de cette production littéraire est la représentation de l'Afrique précoloniale :

- **était-elle un espace d'harmonie détruit par l'arrivée des Européens, ou était-elle déjà traversée par des dynamiques de pouvoir et de violence internes ?**

Dans ce cadre, *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem (1968) constitue une œuvre majeure et controversée. À rebours des écrivains de la négritude qui magnifiaient l'Afrique traditionnelle, Ouologuem propose une vision sans concession de l'histoire du continent, marquée par la domination, la trahison et la violence, bien avant l'arrivée des colons. C'est pourquoi notre problématique est double :

- **En quoi *Le Devoir de violence* remet-il en question la mémoire coloniale et la représentation idéalisée de l'Afrique précoloniale ?**
- **Comment cette remise en cause influence-t-elle la construction identitaire des personnages ?**

L'objectif de cet article est : **primo**, d'analyser « la stratégie » de Ouologuem dans sa déconstruction de certains mythes autour de l'histoire africaine ; **secundo**, de proposer une lecture critique de la violence comme moteur des sociétés. En d'autres termes, il s'agit pour nous de montrer de quelle manière et dans quelle mesure la représentation des personnages reflète une identité fragmentée, tiraillée entre héritage africain et influence coloniale.

Pour ce faire, nous nous appuyons sur une approche sémantique interprétative de l'œuvre ainsi que sur le commentaire comparé d'autres écrivains africains ayant abordé des thématiques communes – notamment Cheikh Hamidou Kane, Chinua Achebe et Frantz Fanon.

1. Une identité en crise : entre héritage africain et influence coloniale

1.1. Les personnages et leur quête identitaire

Le personnage de Raymond Spartacus Kassoumi reflète la souffrance des intellectuels africains qui, après avoir été formés dans les valeurs et l'éducation occidentales, reviennent dans leur pays natal, mais se retrouvent étrangers à celui-ci. Le retour n'est pas un retour aux racines, mais un reniement de tout ce qu'ils étaient avant leur départ. Ouologuem, par le biais de ce personnage, montre un aspect douloureux du colonialisme : *la déconnexion avec les origines et l'impossibilité de réconcilier les deux mondes*. Dans ce contexte, Kassoumi devient une figure tragique, symbolisant cette fracture identitaire. Une citation clé illustre bien cette situation :

« Il était de ceux qui, expatriés, oubliaient la terre natale, puis, revenus, la reniaient sans retour » (Ouologuem, 1968, p. 142).

Cette phrase résume le dilemme du personnage : le départ pour l'Occident !

Le sentiment d'isolement est accentué lorsque Kassoumi constate qu'il ne se reconnaît plus ni dans l'Occident ni dans l'Afrique. En Occident, bien qu'il ait été formé et accepté, il ressent une profonde insatisfaction quant à ses origines africaines. De retour en Afrique, il ne se sent plus chez lui, démuni et sans repères.

« Lorsqu'il vivait en Occident, il était insatisfait de son origine ; lorsqu'il vivait en Afrique, il se sentait étranger, démuni, sans repère » (Ouologuem, 1968, p. 159).

Cela illustre bien la difficulté de s'ancrer dans une identité solide lorsque l'on est pris entre deux mondes qui ne se comprennent pas. L'intellectuel formé en Occident, tout en ayant été poussé à rejeter son héritage culturel par les institutions coloniales, se retrouve dans une position d'impuissance, incapable de s'ancrer pleinement dans son identité d'origine tout en étant également détaché de la culture occidentale. Ce dilemme le place dans une zone de non-appartenance, tiraillé entre deux mondes qui, malgré leurs influences mutuelles, restent fondamentalement incompatibles. L'intellectuel évolue ainsi dans un espace d'aliénation où la quête de soi devient une lutte constante pour se définir dans un environnement qui nie ou déforme ses racines.

Le rejet des traditions africaines, inculqué par l'éducation coloniale, est également un thème récurrent. Les figures intellectuelles, comme Kassoumi, se sentent souvent supérieures aux coutumes ancestrales, les voyant comme des vestiges du passé à abolir pour faire place à la « modernité » importée de l'Occident. Cela se manifeste par un dédain envers les pratiques culturelles africaines, perçues comme primitives ou arriérées. La citation :

« Il rejetait les coutumes et les croyances de ses ancêtres, trouvant dans ces pratiques une forme de barbarie que seul l'Occident pouvait éradiquer » (Ouologuem, 1968, p. 167).

souligne cet aspect du personnage.

Ce rejet, nourri par l'éducation coloniale, entraîne un profond conflit intérieur, car il ne suffit pas de rejeter l'héritage africain sans en subir les conséquences. Ce phénomène d'auto-colonisation, où l'individu internalise les motivations du colonisateur, est l'une des souffrances majeures des personnages.

La quête identitaire de Kassoumi et d'autres personnages dans le roman met en évidence, donc, une difficulté majeure dans le processus de décolonisation mentale. Ceux qui ont été formés dans des institutions coloniales ne peuvent pas simplement retourner à une Afrique antérieure à la colonisation, car celle-ci a été profondément transformée par les forces coloniales.

« Il rêvait d'un retour aux sources, mais il savait qu'il ne pourrait jamais effacer les traces du passé, les cicatrices laissées par l'influence coloniale » (Ouologuem, 1968, p. 192).

La réconciliation avec les racines africaines devient alors un projet impossible, car les cicatrices du colonialisme sont trop profondes. Les personnages, tels que Kassoumi, aspirent à

retrouver un sens de soi, mais l'influence du colonialisme est telle qu'ils ne peuvent pas effacer son impact sur leurs vies.

Cependant, cette quête de soi ne se résume pas à une simple lutte pour revenir au passé. Au contraire, les personnages, tout en ressentant le poids du colonialisme, cherchent à se réinventer, à créer une nouvelle forme d'identité qui dépasse les dichotomies imposées par la colonisation. Ils aspirent à une identité hybride, dans laquelle les héritages africains et occidentaux pourraient coexister.

« Dans son regard, on pouvait percevoir cette ambiguïté : il était à la fois fils de la terre africaine et fils de l'Occident, un être tiraillé entre deux mondes qui ne se comprenaient pas » (Ouologuem, 1968, p. 204).

Cette hybridité devient la clé de la réconciliation, mais elle est aussi une source de tension constante, étant donné qu'elle empêche les personnages de trouver une paix intérieure complète.

Ce tiraillement est un thème récurrent dans la littérature africaine, notamment chez Cheikh Hamidou Kane dans *L'Aventure ambiguë* :

« Je suis le fils de ceux qui sont partis, je suis le fils de ceux qui sont restés » (Kane, 1961).

1.2. Une relecture critique du passé africain

En poursuivant cette réflexion, Ouologuem ne se contente pas de déconstruire l'image idyllique de l'Afrique précoloniale ; il met également en lumière la violence inhérente aux rapports de domination internes entre les sociétés africaines.

Cette critique radicale de Ouologuem rejoint une analyse plus large des rapports de pouvoir dans les sociétés africaines, où l'autorité et l'exploitation n'étaient pas uniquement l'apanage des colonisateurs, mais pouvaient également émerger de l'intérieur même des communautés africaines. Le processus de déshumanisation, qu'il soit appliqué aux esclaves ou aux populations locales, était donc déjà une pratique préexistante avant le colonialisme.

Ce discours critique trouve une résonance particulière dans le contexte postcolonial, où l'on assiste à des tentatives de réappropriation du passé, mais souvent en éludant les aspects moins glorieux de celui-ci.

Enfin, cette déconstruction du passé africain proposée par Ouologuem ne vise pas à démythifier ou à dévaloriser l'héritage africain. Au contraire, elle cherche à en enrichir la compréhension, en montrant que l'Afrique n'a pas été un simple théâtre passif des événements historiques, mais un espace où des rapports de pouvoir et de violence ont également existé, souvent à l'intérieur même de ses frontières. En intégrant ces réalités dans le discours postcolonial, Ouologuem propose ainsi une révision nécessaire du discours historique, qui permet de dépasser les oppositions simplistes entre colonisateurs et colonisés, pour explorer les enjeux internes à chaque société et à chaque époque. C'est à travers cette réévaluation critique que le passé africain peut nourrir la réflexion sur l'avenir du continent.

« Et Saïf le Noir vendit les siens aux Arabes, qui eux-mêmes les passèrent aux Blancs. Nulle pitié, nulle fraternité entre les races. Seulement le fer, le fouet et la faim. » (Ouologuem, 1968, p. 65).

Cette approche contraste de manière frappante avec celle de la négritude, notamment celle représentée par Léopold Sédar Senghor. Le célèbre poème de Senghor, *Nous sommes les héritiers des pyramides et des cathédrales* (1964), symbolise une vision différente de l'histoire africaine. À travers cette déclaration, Senghor cherche à redonner aux Africains une fierté historique, en mettant en valeur l'héritage civilisationnel de l'Afrique, notamment à travers les grandes réalisations architecturales et culturelles de l'Égypte antique et des civilisations africaines précoloniales. Dans cette perspective, la négritude cherche à reconquérir une identité africaine positive et prestigieuse.

Cette réévaluation critique du passé est essentielle pour penser l'avenir de l'Afrique. Elle permet de déconstruire les mythes qui entourent l'histoire coloniale et précoloniale, et ouvre la voie à une réflexion plus profonde sur les causes structurelles de l'injustice et de l'exploitation dans les sociétés africaines modernes. La vision d'Ouologuem invite à une prise de conscience qui dépasse l'idéalisation du passé pour intégrer la complexité des luttes internes et des violences historiques qui ont façonné le présent.

2. La mémoire coloniale et la violence comme héritage historique

2.1. La violence comme moteur de l'histoire

Dans *Le Devoir de violence*, la violence est omniprésente et traverse les époques :

« Non loin des corps de la horde des enfants égorgés, on comptait dix-sept fœtus expulsés par les viscères béants de mères en agonie, violées sous les regards de tous » (Ouologuem, 1968, p. 103).

Ouologuem dépeint une violence qui va au-delà de l'événement tragique. Elle est présente dans les structures sociales coloniales, internes et externes, et constitue un moteur de l'histoire. Elle n'est pas seulement l'apanage des colonisateurs, mais aussi le résultat des rapports de pouvoir internes entre les élites africaines et leurs propres peuples, ce qui montre que l'histoire de la colonisation est imbriquée dans une dynamique complexe de violences de part et d'autre. Cette violence fait également écho à l'œuvre de Chinua Achebe, notamment dans *Le Monde s'effondre*.

Dans les deux œuvres, la violence devient le moteur qui déclenche le changement. Elle est une force qui traverse les époques et les sociétés, non seulement en déstructurant les identités et les valeurs, mais aussi en remodelant les rapports de pouvoir.

La violence dans ces romans est aussi une force qui détermine le futur des personnages et des sociétés. La violence coloniale, dans ce sens, devient un héritage historique que les générations suivantes doivent porter. Cette brutalité se retrouve aussi chez Achebe qui avance que « *les choses s'effondrent ; le centre ne peut tenir* » (1958).

2.2. Une critique des récits historiques coloniaux

La critique des récits historiques coloniaux est un sujet d'une grande importance dans l'étude des relations entre les colonisateurs et les colonisés. Dans cette perspective, l'œuvre de Yambo Ouologuem, notamment à travers son roman *Le Devoir de violence*, met en lumière les distorsions et les manipulations de l'histoire par les colonisateurs. La citation d'Ouologuem :

« Ils disaient être venus pour instruire, mais leurs écoles n'étaient que des casernes, et leurs missionnaires, des marchands de peur » (Ouologuem, 1968, p. 157)

souligne une réalité amère : les colonisateurs prétendaient apporter la civilisation et l'instruction, mais en réalité, leurs actions étaient souvent motivées par des intérêts économiques et politiques. Les écoles, loin d'être des lieux d'apprentissage, étaient des instruments de contrôle et de domination, transformant les élèves en soldats de l'impérialisme culturel.

Cette critique est renforcée par la pensée de Frantz Fanon, qui, dans *Peau noire, masques blancs*, aborde la déshumanisation des Noirs dans le contexte colonial.

La phrase – « *Le Noir n'est pas un homme* » – illustre la manière dont les colonisateurs ont nié l'humanité des colonisés, les réduisant à des stéréotypes et des représentations dégradantes. Cette déshumanisation a permis aux colonisateurs de justifier leurs actes de violence et d'exploitation, en présentant les colonisés comme des êtres inférieurs, incapables de se gouverner eux-mêmes.

Les récits historiques coloniaux ont souvent été écrits du point de vue des colonisateurs, ce qui a conduit à une vision biaisée et unilatérale des événements.

Les voix des colonisés ont été largement ignorées ou déformées, ce qui a eu pour conséquence de perpétuer des mythes et des stéréotypes sur les cultures africaines.

Cette absence de représentation authentique dans l'histoire a des répercussions durables sur l'identité et la mémoire collective des peuples colonisés.

En critiquant ces récits, Ouologuem et Fanon ouvrent la voie à une réévaluation de l'histoire, qui doit inclure les perspectives des colonisés. Cela implique non seulement de reconnaître les injustices du passé, mais aussi de redonner une voix aux victimes de la colonisation. Cette démarche est essentielle pour comprendre les dynamiques de pouvoir qui continuent d'influencer les relations postcoloniales aujourd'hui.

Bref, la critique des récits historiques coloniaux par Ouologuem et Fanon met en lumière les mécanismes de domination et de déshumanisation qui ont caractérisé la colonisation. Leur travail invite à une réflexion profonde sur la manière dont l'histoire est racontée et sur la nécessité de réécrire cette histoire de manière plus inclusive et juste. Une analyse que partage Fanon en déclarant : « *Le Noir n'est pas un homme* » (1952).

Conclusion

Le roman s'attaque directement à l'image de l'Afrique coloniale telle qu'elle a été présentée par les puissances coloniales. Dans ce cadre, les colonisateurs ont mis en avant l'idée d'une mission civilisatrice, selon laquelle ils apportaient la lumière et le progrès à des peuples supposés vivre dans l'obscurité et la barbarie. Mais Ouologuem déconstruit cette vision en montrant que, loin de la prétendue bienveillance des colons, la réalité était celle de la violence, de l'exploitation systématique et de la déshumanisation des peuples africains. Il peint une Afrique non pas sauvée par les colons, mais dévastée par leur présence, où les relations de domination et de subordination étaient d'abord marquées par des structures internes de pouvoir avant même l'arrivée des Européens. Ouologuem met ainsi en lumière la fausse promesse du progrès apporté par les colonisateurs, en soulignant que leur

« *civilisation* » n'était en réalité qu'un masque pour dissimuler une exploitation violente et une volonté de contrôle absolu.

L'auteur a choisi de traiter la violence dans toute sa cruauté, non seulement à travers la colonisation, mais aussi en retraçant des événements internes qui témoignent de conflits de pouvoir bien antérieurs à l'arrivée des Européens. Cette violence, omniprésente dans l'œuvre, est un élément essentiel pour comprendre l'impact de l'histoire africaine sur les individus et les sociétés.

« Et Saïf le Noir vendit les siens aux Arabes, qui eux-mêmes les passèrent aux Blancs. Nulle pitié, nulle fraternité entre les courses. Seulement le fer, le fouet et la faim. »
(Ouologuem, 1968, p. 65).

Ouologuem nous montre ici que finalement les racines de l'oppression sont plus profondes que ce que les récits coloniaux veulent bien laisser entendre.

Références

ACHEBE, Chinua (1958). *Le Monde s'effondre*. Présence Africaine.

FANON, Frantz (1952). *Peau noire, masques blancs*. Seuil.

KANE, Cheikh Hamidou Kane (1961). *L'Aventure ambiguë*. Julliard.

OUOLOGUEM, Yambo (1968). *Le Devoir de violence*. Seuil.

SENGHOR, Léopold Sédar (1964). *Liberté 1 : Négritude et humanisme*. Seuil.

Pour citer cet article

Dalila ABADI, « *Le Devoir de violence* de Yambo Ouologuem : une déconstruction de la mémoire coloniale et de l'identité africaine », *Paradigmes*, vol. VIII, n° 03, mai 2025, p. 117-123.